

Jean Debruyne

La dame du Palais-Royal



Littérature ouverte

La dame du Palais-Royal

Du même auteur

Jean DEBRUYNNE a écrit des romans, de nombreux poèmes et chansons, des spectacles et jeux scéniques, des chroniques...

Ouvrages actuellement disponibles

Les cavaliers du printemps, Desclée, 1976*.
Jésus, sa chair et ses racines, Desclée, 1987*.
L'Évangile du poète, Centurion, 1990*.
Les racines de la liberté, Cerf, 1995.
Ouvrez, Les Presses d'Ile de France, 1999.
En Blanc Dans le Texte, Cerf, 2001.
Alphonse, Cerf, 2002.
Nul n'est censé ignorer la loi, En Blanc Dans le Texte, 2002*.
Jésus, son Évangile, Les Presses d'Ile de France, 2005.
Une mémoire pour demain, En Blanc Dans le Texte, 2005.
J'ai rêvé d'un Galiléen, Desclée de Brouwer, 2008.
Ces canailles de la Butte aux Cailles, Arcadia, 2009.

* Ouvrages disponibles chez En Blanc Dans le Texte – 9, avenue Raymond Poincaré – 75116 Paris.

Jean Debruynne

La dame
du Palais-Royal

“Littérature ouverte”

DESCLÉE DE BROUWER

© Desclée de Brouwer, 2009
47, rue de Charenton, 75012 Paris
ISBN : 978-2-220-06091-0
ISBN pdf : 97822220088495

Préface

Médecin gériatre, j'exerce à l'hôpital Broca dans le XIII^e arrondissement de Paris. C'est donc en voisin que Jean Debruyne a consulté la première fois à l'approche de ses quatre-vingts ans. Imaginez la joie et la fierté que j'ai alors ressenties ! Je le connaissais par ses écrits, je les appréciais et maintenant il était là, devant moi, en chair et en os, tellement vivant ! Bien sûr, je l'ai examiné comme je l'aurais fait avec une autre personne. Puis nous avons longuement parlé de sa crainte de perdre les mots. Plus tard, j'ai eu la surprise de lire dans un de ses articles une allusion

bienveillante à la « psychiatre » qui l'avait rassuré sur ce point-là.

S'il fallait mettre Jean Debruyne en images, je reverrais sa sacoche de voyageur inlassable et insatiable. Je l'ai un jour interrogé sur les raisons qui le poussaient à conserver son bâton de pèlerin. Il m'a alors expliqué son départ en province le lendemain pour aller aider des carmélites issues de deux communautés différentes à vivre ensemble. Sa compréhension allait jusqu'à s'attacher aux choses apparemment toutes simples de la vie quotidienne comme le partage de la cafetière. La conduite du changement dans le cadre d'une fusion confiée à un coach octogénaire : l'image m'a saisie !

D'autres images viennent ensuite, comme celle de Germaine, la dame du Palais-Royal que Jean Debruyne nous apprend à connaître. Prise par ma gourmandise, j'ai voulu la découvrir trop vite avant de comprendre qu'elle se dégustait à petites gorgées. Chacune avec une saveur particulière. De la lettre que Germaine s'écrit à elle-même dans la solitude aux mots qu'elle chevauche portée par la foule. Il faut prendre le temps de savourer pour retrouver les multiples facettes de toutes les personnes vieillissantes que nous côtoyons.

Chacun d'entre nous pourra reconnaître dans ce livre l'ambiguïté de nos relations avec les personnes âgées. Non pas tant avec les

personnes du troisième âge, les seniors actifs, « utiles » pour garder les petits-enfants pendant les vacances, « cibles » pour le marketing, les millions de retraités militants qui suggèrent à Jean Debruyne un plaidoyer contre les ghettos. Nos réticences concernent plutôt les personnes dites du quatrième âge, cet âge marqué par la survenue de maladies longues, invalidantes, coûteuses pour la société et surtout pour l'entourage familial. « Ma mère a eu un Alzheimer, je ne voudrais pas finir comme elle. » Quelle signification se cache derrière ces propos ? De quoi avons-nous peur ? Ce n'était pas la dépendance que Jean Debruyne craignait, mais la perte de l'écriture, l'essence même de sa vie.

La réponse à nos questions vient souvent des personnes âgées si on se donne la peine d'en parler avec elles. Un petit-fils demandait à sa grand-mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer comme l'avait été sa propre mère, comment elle envisageait l'avenir. Et la réponse était venue sans hésitation : « Que les gens restent toujours gentils avec moi. » Ce souhait est bien évidemment légitime, mais sommes-nous toujours gentils ? Sommes-nous gentils quand nous nous retranchons derrière des comportements sans âme, que Jean Debruyne décrit à travers le personnage de la psychiatre interrogeant Germaine : « Tout dans cette femme sent l'insensible. »

Insensible, on ne peut pas l'être, on ne devrait pas l'être, quand on a la chance de s'occuper de personnes très âgées et très malades. Dans un service de gériatrie, les soignants, croyant bien faire, avaient placardé une affiche sur laquelle étaient inscrits les mots suivants: « Respectons le vieux non pas pour ce qu'il est devenu mais pour ce qu'il a été. » Certes, il est primordial que les soignants connaissent le passé de leurs patients afin de mieux les connaître et les comprendre. Mais dans l'instant présent, comment reconnaître l'*essentiel*, celui qui reste quand l'apparence est celle d'un corps meurtri et d'un esprit fuyant? C'est encore Jean Debruyne qui nous l'explique: « J'ai regardé son regard. Il était vide. Je me suis forcée, je lui ai souri. C'était dur de sourire devant ce désastre. J'ai réussi à sourire et alors j'ai vu s'allumer sa malice à elle dans le fond de ses yeux. »

Enfin, par la bouche de Germaine et de ses amies, Jean Debruyne nous parle de la mort, encore lointaine pour lui quand il a écrit ce livre, mais avec laquelle il ne jouait pas à cache-cache. Il nous montre comment la solitude face à la mort de Charlotte, amie de Germaine, a été refoulée en un lieu inaccessible. Seule Germaine, parce qu'elle est *prête à signer au bas de sa vie*, est prête à lui tenir la main. « On voudrait toujours savoir ce qui est

La dame du Palais-Royal

derrière la mort... Moi je crois que je ne peux pas connaître ma mort autrement que par amour... La mort et l'amour ça se ressemble. Pour moi, la mort c'est une main qui s'ouvre et il s'en échappe d'incroyables volières... Ce n'est pas moi qu'on enterre, ce sont seulement mes souvenirs, moi je serai ailleurs là-bas, tout au fond du jardin. »

Marie-Laure SEUX-LEVIEIL,
janvier 2009.